

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 1 (1913)

Heft: 3

Artikel: Mlle Sarah Monod

Autor: Meyer, J. / Monod, Sarah

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248557>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tentifs, comme c'est le cas des anormaux. Et les quelques minutes de travail scolaire qu'on aura sacrifiées, chaque jour, à cette éducation de l'attention ne se retrouveront-elles pas au centuple, si l'on obtient de la classe entière une attention plus soutenue, plus habituelle, et, comme conséquence du plaisir éprouvé, une meilleure discipline ?

C'est aussi en ce qui concerne la *discipline* que les normaux ont bénéficié des expériences faites sur des anormaux : plusieurs spécialistes de l'enfance anormale se sont trouvés d'accord avec les hygiénistes pour insister sur le tort physique, mental, et moral que l'on causait aux enfants, à tous les enfants, en exigeant d'eux une immobilité prolongée, souvent dans des positions contraires à l'hygiène. On a été amené à constater combien les enfants sont capables de faire un bon usage de la liberté qu'on leur accorde.

Enfin, il est surtout une lacune de l'enseignement ordinaire que la pédagogie des anormaux a dévoilée d'une façon toute spéciale : c'est le *verbalisme*. Il est vrai qu'on n'avait pas attendu les anormaux pour signaler et combattre ce fléau : on en a beaucoup parlé, et l'on a cherché bien des moyens d'en venir à bout ; mais le mal sévit toujours et sévira longtemps encore. C'est chez les arriérés qu'on a pu constater de la façon la plus tangible la distance énorme qui sépare les connaissances verbales du savoir réel, soit que, chez les uns, une mémoire rebelle se refuse absolument à emmagasiner des notions qui n'ont été enseignées que par la voie du langage, soit que, chez d'autres, les formules soient bien retenues, mais sans liaison aucune avec les réalités qu'elles recouvrent, témoin cet enfant qui, à la suite de lectures sur ce sujet, pérorait à perte de vue sur les orages, sur les phénomènes objectifs qu'ils présentent, sur la peur qu'ils lui inspiraient, mais ne s'apercevait pas même quand éclatait un orage véritable.

Chez les anormaux, on combat les dangers du verbalisme de plusieurs manières. D'abord, par un *enseignement intuitif intense* : toutes les notions que peuvent fournir les sens font l'objet d'exercices spéciaux, dans lesquels les mots accompagnent toujours les sensations vécues ; ainsi le langage prend un contenu objectif qu'il n'a pas toujours chez les normaux. Ici encore, pour citer un exemple, quels services ne rendraient pas à bien des normaux les jeux de lecture si ingénieux, imaginés par le Dr De Croly pour les retardés de l'intelligence, et consistant à mettre sur des objets ou des scènes les noms y correspondant. Par de fréquentes promenades, visites d'ateliers, etc., on étend le champ d'intuition bien au-delà de la salle d'école !

C'est aussi pour s'assurer que les anormaux se sont réellement assimilés les connaissances qu'on veut leur inculquer qu'on s'efforce de leur faire traduire par le *travail manuel* (découpage, modelage, posage de bâtonnets, dessin, etc.) les notions que l'on a cherché à leur inculquer : en effet, dès qu'il s'agit de représentations de ce genre, plus moyen de se payer de mots. Quand on observe le jeune enfant s'initiant à la connaissance du monde extérieur, en palpant, en maniant, en soupesant tout ce qui lui tombe sous la main ; quand on tient compte des récents travaux qui ont mis en lumière le rôle capital que joue le travail musculaire dans le développement de l'intelligence, on reste stupéfait en songeant que l'école a pu réduire le rôle de la main à faire courir un crayon ou une plume sur du papier !

Or, il se trouve que ces moyens préconisés pour l'enseignement des anormaux (enseignement intuitif intense, travail manuel, régime de liberté) sont précisément ceux que réclament les partisans d'une pédagogie plus scientifique pour les normaux ;

en sorte que les classes spéciales peuvent être considérées comme les avant-postes de l'école rénovée, dont rêvent un peu tous ceux que ne satisfait pas le rendement de l'école actuelle.

Si l'on considère ainsi l'enseignement spécial, si l'on envisage l'intérêt extraordinaire qu'il présente aux points de vue psychologique, pédagogique, moral et social — social, car l'influence du milieu, de l'hérédité, de l'alcoolisme, du paupérisme y est plus marquée que partout ailleurs — on est forcé de se dire que seule l'ignorance, où sont encore trop de personnes de tous ces avantages, explique la difficulté qu'on a encore à recruter des institutrices pour nos classes spéciales parmi toutes les personnes de cœur et de talent que compte notre corps enseignant primaire.

A. DESCŒUDRES.

Mlle Sarah MONOD

Genève, 27 décembre 1912.

Chère Mademoiselle,

Vous m'avez demandé d'envoyer au *Mouvement Féministe* quelques lignes au sujet de M^{lle} Sarah Monod, et vous m'avez dit : « Parlez-nous, non de la vie, mais de la femme. »

Vous avez eu bien raison, car c'est en effet la personnalité qui importe, plutôt que les circonstances extérieures, dates et faits accidentels.

On sait que, pendant l'année terrible, M^{lle} Monod a lutté et souffert pour sa patrie, travaillant dans une ambulance, organisant les secours, allant en Angleterre réveiller des sympathies et chercher de l'aide. Ensuite, pendant de longues années, elle collabora, aux côtés d'une amie admirable, à la direction de l'Association des Diaconesses ; elle prit en même temps une part toujours plus grande à l'action féminine sociale, fonda la conférence annuelle de Versailles, présida le Congrès féminin de 1900, et fut la première présidente du Conseil national des femmes françaises.

Mais il faut avoir vu la femme à l'œuvre pour savoir quelle impression de puissance et d'autorité pouvait se dégager de la personne, malgré sa petite taille, sa démarche difficile ; quand elle commençait à parler, on était enveloppé par le rayonnement lumineux de ses yeux pleins d'intelligence et de bonté, entraîné par la parole ferme, claire, courageuse ; il fallait admirer l'accent d'énergie et de conviction, le point de vue juste et si haut. M^{lle} Monod était fermement attachée à l'Évangile, la grande, la seule puissance de vie pour les individus et les sociétés, la source toujours ouverte de relèvement et de vie. Elle exprimait en chaque occasion ses principes personnels, discrètement, mais avec une netteté et une droiture qui ne permettaient à personne de rester dans le doute sur ses sentiments ; puis, après cela, à cause de cela, elle admettait pour chacun le droit d'en faire autant pour son propre compte, et ne s'étonnait jamais devant une croyance sincère.

Cependant, en voyant M^{lle} Monod de plus près, on en venait à oublier la puissante intelligence, les capacités organisatrices devant l'immense bonté qui émanait d'elle : une bonté virile, s'exprimant en peu de paroles, mais si délicate, si tendre, toujours égale, toujours prête, si profonde que c'était comme une révélation neuve, qui faisait dire : jusqu'ici je n'ai pas su ce qu'était la bonté. On allait à elle librement, pour toute chose : les grandes et les infimes, pour planter un clou et ficeler un paquet ; elle avait toujours sous la main l'objet, l'adresse, le renseignement néces-

saires, comme si elle n'eût attendu que l'occasion de l'utiliser. Elle savait consoler comme ceux qui ont souffert, encourager les malades, les découragés, les timides, les égayer, et rire d'un si bon cœur avec les enfants, avec tous — puisque tous ont besoin de gaieté.

Il faut voir les hommes dans les choses importantes et dans la vie ordinaire pour mesurer leur grandeur. Il nous reste de M^{lle} Monod le souvenir vivant d'un grand courage, d'un cœur aimant et généreux, d'une âme convaincue et tolérante à la fois, ce qui est bien rare — noble exemple, digne de toute notre reconnaissance.

J. MEYER.

CHRONIQUE FÉMINISTE ALLEMANDE

C'est à la dixième Assemblée générale du Conseil national des femmes allemandes (Bund deutscher Frauenvereine), tenue à Gotha au commencement d'octobre 1912, que nous sommes redevables du programme de notre travail d'hiver.

Pour faciliter l'orientation, nous ferons observer que le Conseil national comprend presque toutes les sociétés un peu importantes qui cherchent à relever la femme au point de vue économique, juridique, intellectuel, ou physique. Un demi-million de femmes en font donc partie aujourd'hui. Elles représentent toutes les confessions et tous les partis, à l'exception du parti socialiste. Avec opiniâtreté, il refuse chez nous de collaborer avec les partis bourgeois. Il garde cette attitude même lorsqu'aucune question politique n'est en jeu, ainsi qu'il en est dans notre milieu. Ce caractère non politique de notre Conseil — l'organisation la plus vaste du féminisme allemand — devait justement former le point central de nos délibérations à Gotha. Il est nécessaire d'insister là-dessus, d'autant plus que l'Assemblée, se ralliant à un rapport de la présidente Dr G. Bäumer, s'est prononcée pour la participation active de chaque femme au groupement politique qui correspond le mieux à sa conception générale. Il ne sera pas inutile de donner le texte de la résolution prise à cet effet : « La 10^e Assemblée générale du Conseil national des femmes allemandes voit dans la collaboration des femmes à l'action des partis politiques une conséquence nécessaire du mouvement féministe et — depuis le décret sur la loi d'association de l'Empire — l'accomplissement d'un devoir civique. En regard des dangers qui pourraient en découler pour l'unité du mouvement féministe, le Conseil national déclare ce qui suit : tout en observant une neutralité absolue au point de vue politique, il tendra de toutes ses forces à ce que le rôle grandissant de la femme dans ce domaine ait une action favorable sur les intérêts spécialement féminins, que représente l'organisation du mouvement féministe allemand. »

La position que nous avons prise est significative : elle montre combien l'intérêt pour la politique s'est développé chez les femmes de notre pays depuis quelques années. Il en résulte — cela va de soi — que le droit de vote est revendiqué bien plus énergiquement. Un certain nombre de femmes désire, il est vrai, prendre sa part du travail politique sans réclamer en même temps le suffrage féminin, mais l'immense majorité ne sépare plus les deux questions.

Etant données les conditions de notre pays, il est naturel que le féminisme n'ait pu se développer dans cette direction que depuis une vingtaine d'années. En Amérique, il lui a été loisible d'orienter d'emblée ses efforts vers le suffrage. Mais en Allemagne, un long passé dressait sur notre chemin des obstacles

qu'il fallait d'abord surmonter. Il s'agissait avant tout de briser des barrières qui n'existaient pas ailleurs, et qui nous défendaient l'accès de bien des vocations. Les victoires que nous avons maintenant remportées nous permettent de consacrer désormais nos forces à la conquête du suffrage.

Dans la mesure où les femmes se préoccupent de la politique, et plus particulièrement du droit de vote, elles amènent à elles l'attention des hommes intéressés à ces questions. Même dans les groupes de droite, on a fini par comprendre que les transformations économiques et sociales des temps modernes rendent cette participation nécessaire. Les milieux socialistes, touchés de plus près par l'évolution de l'industrie, ont été les premiers à admettre la collaboration féminine, et à faire entrer les femmes dans l'organisation politique du parti. Depuis deux ans, il existe aussi une association de femmes progressistes, et celles qui se réclament du groupe national-libéral ont suivi l'exemple. Enfin le parti du centre (catholique) cherche également un appui de ce côté.

Lorsque nous jetons un coup d'œil sur les progrès de nos idées pendant l'année écoulée, nous avons tout lieu d'être satisfaites. Il est vrai que, malgré une défense chaleureuse de notre cause, l'assemblée d'octobre du parti progressiste n'a pu se décider à faire figurer le droit de vote des femmes sur son programme. Les oratrices qui avaient été admises à exposer notre point de vue ont pourtant fait ressortir avec beaucoup d'habileté que ce droit découle logiquement des principes du libéralisme représentés par les progressistes. Mais si le parti, comme tel, n'a pas consenti à modifier son programme dans le sens indiqué, les membres ont été formellement invités à soutenir les efforts des femmes pour relever leur condition. Il est permis de voir dans ce fait un acheminement au but que nous poursuivons. Il est de même incontestable que l'intérêt pour le féminisme s'est réveillé dernièrement dans des milieux qui lui étaient restés fermés jusqu'ici. Nous attribuons ce changement à deux manifestations qui se sont produites à Berlin, au printemps de cette année.

La grande exposition « Die Frau in Haus und Beruf » (La Femme dans la vie professionnelle et dans la vie de famille) a montré à tous les yeux les résultats du travail féminin dans les domaines les plus divers. Le Congrès organisé par notre Conseil complétait cette démonstration d'une façon plutôt théorique et scientifique. L'affluence fut si grande que les galeries de l'exposition, aussi bien que la salle du Congrès, durent à plusieurs reprises être fermées par ordre de la police ! A l'exception des journaux socialistes, la presse a été unanime dans ses appréciations favorables. Le succès de l'Exposition et du Congrès nous a conquis les sympathies d'un grand nombre de personnes, qui se tenaient sur la réserve auparavant, ou qui avaient même observé une attitude hostile.

Nous avons aussi tiré profit d'une entreprise qui s'était proposé un but tout à fait contraire. Nous voulons parler de la « Ligue contre l'émancipation des femmes », dont la fondation a appelé bien des gens non prévenus à prendre position. Le caractère excessif des attaques dirigées contre le féminisme n'était d'ailleurs pas fait pour attirer de nombreuses adhésions à cette jeune association. Il fallut reconnaître une fois de plus que l'hostilité alliée à l'injustice et à la négation pure et simple est incapable de fonder un mouvement doué d'une force réelle. Les tentatives pour faire avorter l'action positive mise au service d'une grande cause sont condamnées d'avance. Les tendances conservatrices de la Ligue n'étaient peut-être pas tout à